

© Le Temps; 10.08.2010



Culture & Societe

«Prud'hommes» au travail

Le film de Stéphane Goël exploite une recette qui a fait ses preuves: l'immersion à la Depardon dans l'appareil de justice

Thierry Jobin, Locarno

Ce n'est pas parce que certaines propositions de cinéma sont innovantes, telle celle du Français Quentin Dupieux avec *Rubber* (lire en page 20), qu'il faut mépriser les films qui suivent des sillons bien marqués. Il est en effet au moins aussi difficile de réussir un projet dit «classique». Et la Suisse romande peut se féliciter d'y être parvenue deux fois en un jour. En compétition internationale avec la bouleversante *Petite Chambre*. Et dans l'autre section compétitive, *Cinéastes du présent*, avec *Prud'hommes* de Stéphane Goël.

Auteurs de documentaires qui ont révélé sa causticité (notamment *Qué Viva Mauricio Demierre*, présenté à Locarno en 2006), Stéphane Goël adopte un dispositif imposé par Raymond Depardon à travers des films comme *Délits flagrants* (1994) ou *10e Chambre*, instants d'audience (2004): l'immersion dans l'appareil de la justice. Souvent dévoyé par les reportages chocs de TF1, ce procédé peut mener à des chroniques mordantes, émouvantes aussi, de la comédie humaine.

C'est le premier documentaire à avoir obtenu l'autorisation de filmer les audiences d'un tribunal des prud'hommes en Suisse, ici, celui de Lausanne, à Montbenon. Stéphane Goël s'y est rendu avec une idée précise: «réaliser un film qui serait une sorte de chronique guerrière au pays de la paix du travail!» Autrement dit, tracer, des bureaux de l'Inspection du travail à la sortie du tribunal après conciliation, en passant par les centrales syndicales, les souffrances du monde professionnel.

Stéphane Goël va même plus loin: «La crise économique actuelle a encore augmenté ce phénomène de précarisation et place le travail largement en tête des préoccupations des Suisses. C'est souvent par lui que l'on définit notre rôle social, notre appartenance à un groupe plutôt qu'à un autre; le travail est l'unité de mesure par excellence de notre place dans la société.» Il y a du militantisme dans l'air. Un volontarisme qui rejoint, en quelque sorte, la démarche de son compère, et cofondateur de la société de production lausannoise Climage, Fernand Melgar, lorsque celui-ci avait, pour *La Forteresse*, obtenu la première autorisation à filmer dans un centre pour requérants d'asile.

S'il n'a pas la force de *La Forteresse*, *Prud'hommes* impose pourtant une petite musique grinçante dès ses premières images, courtes saynètes qui installent le climat et les enjeux. Et lorsque le cinéaste se fixe sur des cas précis, il fait le choix de la qualité plutôt que de la quantité. Les litiges sont parfois dramatiques, souvent témoins d'une grande détresse sociale et, presque toujours, égayés par le comique involontaire des avocats et conseillers juridiques qui, par la monotonie de leur travail sans doute, font de la salle d'audience un théâtre de boulevard. Or c'est justement dans la captation de leur train-train, de ce professionnalisme mécanique, que Stéphane Goël fait apparaître, subtilement, le drame plus global qui se joue. Et le rire s'étrangle en douceur.